



HAL
open science

Respirer, conspirer

Marielle Macé

► **To cite this version:**

| Marielle Macé. Respirer, conspirer. SubStance, In press. hal-03508536

HAL Id: hal-03508536

<https://hal.science/hal-03508536>

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marielle Macé

Respirer, conspirer

Une atmosphère assez irrespirable est en train de devenir notre milieu ordinaire, écologiquement, politiquement, socialement. Il est temps d'affirmer « un droit universel à la respiration » — c'est ainsi qu'Achille Mbembe a nommé l'exigence de justice qui s'impose, qui s'est accentuée à l'ère de l'anthropocène et se redéclare crûment dans cette pandémie qui attaque le système respiratoire.

Mais le droit à la respiration, ce n'est pas « seulement » le droit de vivre, de respirer dans des milieux dépollués, de partager un air sain ; c'est aussi le droit à une vie respirable, une vie à laquelle tenir. C'est le droit d'aimer la vie donc, la vie avec et parmi : le droit de fraterniser dans et par la respiration, le droit de détoxiquer nos liens, de respirer avec les autres. Respirer avec : *conspirer*.

Car pour respirer, il faut de l'air mais il faut surtout d'autres vivants, un monde, des paysages, avec qui respirer, en qui respirer, et qui puissent se respirer en nous. Respirer n'est pas seulement maintenir son souffle, nourrir son organisme comme s'il vivait d'une vie séparée ; c'est consentir au monde, à ce qu'il y ait un monde, celui-ci justement, et en participer. Celui qui respire participe en effet au monde et du monde ; mieux, il y contribue, il contribue au vivre du monde tout entier, en un souffle qui tient serré les fils nouant chacun de nos corps à l'état réel du vivant.

Le manque d'air, le sentiment d'un temps irrespirable, la crainte d'un grand étouffement même, voilà désormais notre condition « naturelle », la caractéristique principale de nos milieux de vie, à peu près partout intoxiqués ; mais aussi notre condition politique, étouffante, asphyxiante, traversée de violences et de discriminations ; et encore notre condition sociale, la façon dont nous faisons (assez mal) communauté — *nos* conditions sociales, plutôt, différentielles, car il y a une très inégale répartition de l'air et du droit au souffle selon que les vies « comptent » ou pas.

L'anthropocène est peut-être l'âge d'une nouvelle condition respiratoire. Fumées toxiques, odeurs pestilentielles, consommation massive de charbon, rejets agro-chimiques, poussières de plomb, saturnisme, micro-particules, déforestation et asphyxie des sols, nuages radioactifs à la trajectoire fantôme et à la pénétration invisible... l'histoire de la modernité industrielle est celle de « l'altération continue et à grande échelle des conditions atmosphériques de la vie¹ ». En ce moment même, les méga-feux qui touchent l'Amérique et l'Europe ajoutent leurs fumées terrifiantes à ces pollutions centenaires. Et c'est jusqu'aux nuages (« les nuages là-bas, les merveilleux nuages » de Baudelaire) qui sont pris pour cible : récemment, la Chine a annoncé son intention d'accélérer son programme d'*ensemencement des nuages*² (en 2008, plus de mille obus chargés d'iodure d'argent avaient été tirés pour clarifier le ciel de Pékin et éviter que des précipitations ne gâchent la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. La technique est aussi employée, et de plus en plus, pour générer des pluies et prévenir les sécheresses en terres agricoles. Cette sorte de colonisation du ciel ou de militarisation du climat est une profanation de la parole autant que de la nature : « semer des nuages » (ou « faire pousser de la viande »), même la langue nous dit que ça ne va pas...)

Il aura fallu beaucoup de temps et de dénis pour que soient reconnus l'imprégnation des corps et les effets des pollutions industrielles sur la santé des populations. Les industriels se récient (et

¹ Alexis Zimmer, *Brouillards toxiques. Vallée de la Meuse, 1930, contre-enquête*, Bruxelles, Zones sensibles, p. 25.

² <https://usbeketrica.com/fr/chine-accelere-son-programme-ensemencement-nuages>

parfois avec eux les médecins), mais dans les vallées les plus laborieuses les corps savent, « odorat et poumons protestent à leur façon contre toutes les conclusions qui innocenteraient les usines³ ».

L'histoire des pollutions est en effet, aussi, une question d'exploitation et une histoire sociale : celle de l'inégale répartition de l'air, de l'inégal exposition, selon les milieux de vie, à l'irrespirable. L'habitat insalubre, la proximité des mines ou des usines, le manque d'accès aux soins sont toujours en cause ; les pathologies respiratoires sont les plus fréquentes parmi les maladies du travail⁴ ; et la recrudescence sidérante, au beau milieu des capitales, du saturnisme infantile, fait converger sur les corps les plus fragiles la tragédie migratoire, la misère sociale, et l'intoxication du monde⁵.

Quelque chose ici doit chercher réparation, et la trouve parfois. Les mineurs aux bronches silicosées, aux visages noirs de poussière de charbon ou blancs de poussière de silice⁶, se reconnaîtraient dans le poème offert par Paul Snoek en 1976 aux petits patients asthmatiques du Zeepreventorium de Haan, qui protègent leurs poumons fragiles comme des colombes.

Respirer c'est vivre plus longtemps

Tant qu'il y a de l'air dans cette vie
je veux rire gaiement dans mes poumons
et avec force longeant mes bons muscles
caresser ma gorge de doux oxygène.

À grandes gorgées boire de la joie
aux sources du souffle à cœur ouvert. (...)

Mes poumons sont mes meilleurs amis,
je les aime, je les porte dans mes mains,
fragiles comme un couple de colombes.
Je les tiens tendrement comme de la neige et pur
dans l'abondance de guérison de cette vie,
je les protège comme une mère et un père⁷.

Souvent, et aujourd'hui encore, les mineurs du Nord élèvent d'ailleurs des colombes, dans une cabane au fond du jardin. Les gestes sont précis, émouvants. La clarté des symboles est presque excessive, et serre le cœur. C'est une allégorie cruelle à force de lisibilité : au lieu de courber l'échine le « coulonneux » lève la tête ; au lieu d'étouffer dans le noir il respire et se respire dans le blanc (on pense aux photos de mineurs noircis devant la porcelaine blanche d'une tasse ou d'un bol de lait). Et ce n'est pas une respiration conjointe, un respirer côte-à-côte de l'homme et de l'oiseau, non, c'est une autre venue au monde, libérée : le corps respire enfin, dans et par un autre corps.

Pendant longtemps aussi, on nous l'a dit à l'école, des canaris servaient dans les mines de charbon à prévenir les coups de grisou, ce gaz asphyxiant. Très sensibles aux émanations de gaz (impossibles à détecter pour les hommes sans équipements de mesure), les oiseaux s'asphyxiaient, s'évanouissaient, mouraient bientôt ; l'arrêt de leur chant valait alerte, et les mineurs se dépêchaient de sortir de la mine. Les canaris étaient sacrifiés à l'imminence d'une catastrophe,

³ Alexis Zimmer, *Brouillards toxiques. op. cit.*, p. 23.

⁴ Voir Judith Rainhorn, *Blanc de plomb. Histoire d'un poison légal*, Paris, Presses de Sciences Po, 2019.

⁵ Voir Didier Fassin, « Naissance de la santé publique. Deux descriptions de saturnisme infantile à Paris (1987-1989) », *Genèses*, vol. n° 53, no. 4, 2003, p. 139-153.

⁶ *Dust to Dust: a World History of Silicosis*, Paul-André Rosental (dir.), The Johns Hopkins University Press, à paraître.

⁷ Paul Snoek, *Een zwemmer is een ruiter. Un nageur est un cavalier*, Bruxelles, Les midis de la poésie éditions, 2019.

dont ils étaient les sentinelles. Il y avait là quelque chose d'une amitié entre les humbles, pour préserver le souffle.

Le 6 avril 2020, Achille Mbembe a publié un texte intitulé « Le droit universel à la respiration⁸ », qui réfléchit aux enjeux de la pandémie de Covid-19, constate une distribution très inégalitaire de la vulnérabilité, et fait de la respiration la figure même d'un droit égal à la vie.

Il y souligne que bien avant ce virus, on était déjà menacés de suffocation. « Une bonne partie de l'humanité est menacée par le grand étouffement (...), il est impératif de redonner à tout le vivant (la biosphère y compris) l'espace et l'énergie dont il a besoin. (...) Si guerre il doit y avoir, ce doit par conséquent être non pas tant contre un virus en particulier que contre tout ce qui condamne la plus grande partie de l'humanité à l'arrêt prématuré de la respiration, tout ce qui s'attaque fondamentalement aux voies respiratoires, tout ce qui sur la longue durée du capitalisme aura confiné des segments entiers de populations et des races entières à une respiration difficile, haletante, à une vie pesante. Mais pour s'en sortir, encore faut-il comprendre la respiration au-delà des aspects purement biologiques, comme cela qui nous est commun ».

Quelques semaines plus tard, George Floyd mourait asphyxié après avoir suffoqué pendant plus de huit minutes sous le genou d'un policier, en répétant « *I can't breathe!* ». (Ces mots, on les avait aussi entendus en France dans la bouche de Cédric Chouviat, un chauffeur-livreur qui est mort 48h après avoir été plaqué au sol et étranglé par des policiers, le 3 janvier 2020 ; lui aussi avait crié, sept fois de suite : « J'étouffe, j'étouffe »). La phrase est devenue le symbole de la lutte contre les violences policières. Et respirer s'y donne comme le cœur même du vivre, de la vie qui compte, son cœur à la fois organique et politique, et même son slogan. Pendant l'enterrement de George Floyd, on a appelé l'assemblée à un silence de 8 minutes et 46 secondes, le temps exact qu'aura pris cette asphyxie. Un artiste, Dread Scott, avait déjà produit un œuvre demandant, sarcastiquement, tragiquement : « *If white people didn't invent air, what would we breathe?* ». Et les manifestations se sont multipliées dans plusieurs endroits du monde à la suite de la mort de George Floyd, malgré les injonctions à ce qu'on appelait encore la « distanciation sociale ».

Évidemment, cela résonnait particulièrement dans une période où l'on entendait surtout parler de la détresse respiratoire des malades graves du Covid, où l'on manquait de respirateurs dans les services d'urgence, et où le port du masque devenait obligatoire un peu partout.

Mais il y a autre chose, car il faut aussi, à tout instant, consentir à la respiration, c'est-à-dire se compromettre dans le souffle. Consentir à ce qui est pourtant une nécessité physiologique et un mouvement réflexe (mais qui a la particularité d'être contrôlable), consentir à vivre. Respirer ne va pas sans moi, sans mon désir, sans mon acquiescement à la vie et au monde.

« Ne faites pas le fier. Respirer, c'est déjà être consentant. D'autres concessions suivront, toutes emmanchées l'une dans l'autre⁹. »

C'est Henri Michaux qui parle (lui qui dit aussi qu'il faut trouver en soi-même « la force de dormir », c'est-à-dire de participer à son propre évanouissement, d'activer sa passivité). Et il le dit, cruel et drôle comme il sait l'être, sur un ton vaguement menaçant : Attention, vous avez respiré, il est trop tard maintenant, trop tard pour se dégager du monde, se dérober au métier de vivre...

⁸ Achille Mbembe, *Le Droit universel à la respiration*, Paris, AOC, 2020.

⁹ Henri Michaux, *Face aux verrous*, Paris, Gallimard, 1992, p. 73.

Je crois que les médecins le savent bien, qu'il faut, pour se tenir en vie et dans la vie, consentir à la respiration, notamment ceux qui ont en charge les grands prématurés ; et que pour consentir à la respiration il faut en quelque sorte y trouver son compte, sentir que cela vaut la peine, y trouver son bien, se savoir accueilli dans la vie et dans la parole, autrement dit s'attacher. Intégrée à un service de néotatalité, la psychanalyste Catherine Vanier¹⁰ a observé ce nouage entre la respiration, le désir de vie et la parole vraie. Un bébé de quelques centaines de grammes avait été placé sous assistance respiratoire ; son état s'améliorant, l'équipe médicale avait décidé de le « débrancher » mais de laisser la machine fonctionner à côté, pour qu'il continue d'en entendre le rythme (le souffle si l'on veut), car c'est sur cette respiration machinique qu'il avait pu régler la sienne, c'est à cette pulsation qu'il avait adossé son propre désir de vivre ; la psychanalyse a alors demandé à la mère de l'enfant de lui parler, pour qu'il décroche de la machine et s'attache à elle, dans la vie.

Il était important que la mère dise la vérité, et l'adresse à l'enfant pour le conduire vers la vie. Une parole, fautive, négligente et inadressée, n'aurait rien su faire. La parole vraie, déposée dans l'espace qui nous sépare et nous conjoint, est aussi importante que l'air qu'on respire : on se respire dans la parole, on y survit. Et il a fallu une autre psychanalyste pour souligner cette solidarité (ce relais) entre le souffle et la parole, et oser cette formule : « *babies are spoken into life by doctors or mothers*¹¹ ». — Cette manière de la dire a bouleversé l'enfant asthmatique que je fus (l'enfant asthmatique qui demeure, et qui se souvient, en moi, de ce que cela coûte d'expirer).

Une réflexion récente¹² sur la place de la respiration dans la psychanalyse d'enfants autistes, laisse aussi entendre que l'accompagnement thérapeutique du souffle, et l'attention à son rythme en quelque sorte conversationnel (inspiration, expiration, question/réponse), peut faire signe vers une sorte de « dialogue », et porter trace de la possibilité d'une relation à l'autre, d'une décloison.

Ce dialogue pneumatique, flottant sous le vent des paroles, c'est ce que Goethe figurait comme la pulsation rythmique d'une oppression et d'une délivrance, les deux grâces de la respiration :

Dans la respiration sont incluses deux grâces:
Aspirer l'air, et s'en délivrer.
L'un oppresse, l'autre soulage;
Tel est le merveilleux mélange de vie.
Remercie donc Dieu quand il te presse,
Et remercie-le encore quand il te relâche à nouveau.

Si le bébé, le vivant, doit consentir à la respiration, c'est peut-être que respirer est forcément une participation, et même une contribution au vivre du monde tout entier. En sorte que consentir à respirer n'est pas seulement vouloir vivre, mais vouloir le monde, vouloir qu'il y ait du monde, celui-ci, tel, celui qu'il y a, vouloir y prendre part, en être : y concourir, dans une écologie du souffle.

Il faut d'ailleurs tout un paysage pour consentir à respiration ; sinon, on peine à rendre l'air, celui que le monde vous prête et qu'il vous faut lui redonner. Et Ludovic Janvier de répondre à Goethe :

Dans respirer m'a dit Goethe il y a deux grâces
l'air qu'on s'incorpore et celui qu'on lâche

¹⁰ Catherine Vanier, *Naître prématuré. Le bébé, son médecin et son psychanalyste*, Paris, Bayard, 2013.

¹¹ Jamieson Webster, « On Breathing », *The New York Review of Books*, 2 avril 2021.

¹² Dominique Mazéas, *La Respiration et la mise en mouvement de l'auto-érotisme dans la psychothérapie avec les enfants*, Thèse de doctorat en « Recherche en psychopathologie et psychanalyse », soutenue à Paris 7 en 2014.

la peine que j'ai moi c'est à rendre l'âme
l'âme que l'air m'a prêtée j'oublie d'expirer
pour que j'y consente il faut au moins
le calme d'un sous-bois la nage
ou l'obstination d'une course lente
(...)
Ah le plaisir brutal de bâiller sous les arbres
et celui de vider le sac à air tout un dimanche
à fond perdu dans la chambre d'ennui
mais c'est vrai que pour aller au bout des souffles
il faut une musique au large de soi
qui vous insuffle et lente vous soulève¹³

Respirer en effet, c'est éprouver que nous devons le fonctionnement de notre organisme à d'autres, qui nous le doivent à leur tour. Nous respirons le dehors, et le dehors nous respire et se respire en nous. L'air que l'on inhale passe et passe par d'autres poumons, d'autres organismes, d'autres formes de vie (de même que l'eau que l'on boit, comme Gilles Clément aime le rappeler avec malice, a déjà été « pissée plusieurs fois »). Ce n'est pas seulement que l'air pénètre le corps et en ressorte ; c'est que la vie chimique est faite de ce métabolisme plus vaste que chacun des corps qui y participe. Ça respire quand on respire, ça vit quand on vit, ça s'entre-respire et entre-vit.

— Rilke lui aussi avait défini cet « espace de pur échange », où les paysages sont toujours déjà dedans, où les vents sont comme les enfants de celui qui respire (respire et par là engendre).

Respirer, invisible poème.
Toujours autour de moi,
d'espace pur échange. Contrepoids
où rythmiquement m'accomplit mon haleine.

Unique vague dont je sois
la mer progressive ;
plus économe de toutes les mers possibles, —
gain d'espace.

Combien de ces lieux innombrables
étaient déjà en moi ? Maints vents
sont comme mon fils (...)

La respiration comme une participation conjointe donc, une compénétration et un enfantement réciproque : l'engendrement de ce par quoi on est engendré, une invagination de l'alentour, sitôt rendu par la bouche au paysage. On prend et l'on rend, on mord dans le ciel et on le recrache.

Tout tourne autour d'une sorte d'écologie du souffle. Une écologie du grand souffle mondain, ou cosmique, par lequel chaque vie se façonne et s'exhale dans d'autres vies, par lequel s'impose cette conviction que vivre, c'est toujours « vivre de ». Car l'air que les corps respirent n'est pas une donnée géologique ou minérale, c'est le souffle d'autres vivants. Ce sont les plantes qui ont transformé le monde en souffle, et doté la planète d'une atmosphère, d'un climat propice à la vie.

¹³ Ludovic Janvier, *La Mer à boire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 7.

« C'est par la photosynthèse que notre atmosphère s'est massivement constituée d'oxygène¹⁴ », en sorte que toute vie animale supérieure vit des échanges organiques gazeux des végétaux.

(...) c'est le vert qui vous respire élargi par les bronches
vert est le ciel de lit que l'air agite en plein regard (...)¹⁵

Respirer donc, c'est savoir qu'on collabore au vivre du monde tout entier, et y acquiescer ; en ce sens, c'est aussi éprouver un pouvoir, éprouver sa participation comme une espèce de puissance.

Parfois je respire plus fort et tout à coup, ma distraction continuelle aidant, le monde se soulève avec ma poitrine.

Peut-être pas l'Afrique, mais de grandes choses¹⁶ (...).

Il y a un lien en effet entre ma respiration et l'état du monde (comme entre ma poubelle et l'océan, entre mes déchets et le corps rempli de plastique des albatros du bout du monde¹⁷). Pas exactement une responsabilité, mais quelque chose d'une compromission, un engagement, une promesse.

La tragédie intime qu'il y a alors à respirer dans un monde irrespirable, à participer d'un air pollué comme jamais, intoxiqué de partout, à savoir que nous avalons de la radioactivité, des poisons, des paroles fumeuses, que nous en sommes faits et que nous les faisons, que nous sommes ce monde abîmé... Aujourd'hui d'ailleurs, en situation de pandémie, tout air est suspect, et l'écologie du souffle en est comme profanée ; on craint l'haleine des voisins, une toux nous angoisse, un éternuement nous inquiète, on ne se fie plus à l'atmosphère dans lequel on baigne dès lors qu'elle est partagée par d'autres. Il a même fallu se dire en 2020 que la parole était en tant que telle un vecteur de diffusion du virus. Le vent déjà, le vent salubre. Mais la parole ! « Il apparaît de plus en plus clairement que le simple fait de parler engendre l'émission de gouttelettes susceptibles de propager le nouveau coronavirus¹⁸. » L'Académie de médecine recommandait même de « se taire dans le métro » — qu'en serait-il alors de toute place publique, que définit la parole adressée ?

Or une vie respirable, c'est avant tout une vie reliée, partagée, un accordement à opposer au grand étouffement, un respirer-avec. Bref, une *conspiration*. Conspirer : non pas seulement respirer ensemble (ou respirer de la même façon, au pas cadencé¹⁹) mais respirer l'un avec l'autre, et respirer l'un de l'autre, dans l'autre, par l'autre. Conspirer donc, comme deux enfants se soufflent dans la bouche ; comme le prisonnier du *Chant d'amour* de Jean Genet, qui exhale par une paille et un trou du mur de sa cellule la fumée de sa cigarette, et souffle ainsi son désir au prisonnier voisin²⁰ ; ou encore, comme tout un quartier a tenté récemment de retrouver un petit peu de souffle.

¹⁴ Emanuele Coccia *La Vie des plantes*, Paris, Payot, 2016.

¹⁵ Ludovic Janvier, *La Mer à boire*, *op. cit.*, p. 36.

¹⁶ Henri Michaux, *La Nuit remue*, Paris, Gallimard, 1935.

¹⁷ Voir Chris Jordan & Sabine Emiliani, *Albatross*, Possibility Entertainment, 2013.

¹⁸ Hervé Morin et Audrey Lagadec, « Comment la parole et le vent diffusent le SARS-CoV-2 », *Le Monde*, 26 mai 2020.

¹⁹ Le « conspirer », en ce sens, est à penser idiorrythmiquement, comme le « vivre ensemble » de Roland Barthes.

²⁰ Jean Genet, *Un chant d'amour* (1950), Argos Films 1975.

Cette histoire s'est déroulée au sud de la Californie en 2006. Le projet s'intitulait *PigeonBlog*²¹ ; il prenait place à l'intérieur d'une réflexion sur la pollution de l'air urbain, sur l'inégale répartition de l'exposition des habitants à cette pollution selon leur race, leur classe, leur statut migratoire (pour des personnes vivant aux abords des autoroutes, des centrales électriques, des raffineries), et sur la manière dont on peut y rendre mieux sensibles et espérer la restauration de quartiers décrépits et de relations sociales brisées. L'artiste Beatriz da Costa avait remarqué que les autorités installaient certes des dispositifs de surveillance de la pollution atmosphériques, mais dans des points trop élevés, loin des zones de circulation dense, loin des lieux où vivent les populations (humaines, animales, végétales) les plus exposées. Elle a donc cherché des moyens de collecter des données « par le bas » pour diffuser au public des informations fiables sur la qualité de l'air. Il s'agissait d'associer en une même « équipe » des pigeons, des hommes (scientifiques, citoyens, colombophiles...) et des appareils pour mieux mesurer les pollutions. Les pigeons, équipés d'un petit appareil condensé dans une sorte de minuscule sac-à-dos se sont montrés capables de récolter ces données en continu, et en temps réel ! Le projet a suscité l'enthousiasme : avec lui, des gens et des oiseaux partageaient (brièvement) une scène de sens, « collaboraient » pour comprendre, évaluer, soigner le paysage commun, trouver des prises sur le présent. Mieux, ils conspiraient.

« Conspirer », *con-spirare*, étymologiquement c'est souffler avec : être d'accord, s'entendre en vue d'une action, contribuer, jeter ses forces vers un même but. Le *Pigeon blog* relevait à tous égards de la conspiration : il parlait de qualité de l'air, d'inégalité devant les pollutions, de réparation collective du souffle. Belle histoire de « respirer-avec »... mais qu'il ne faut peut-être pas s'exagérer.

Car la « conspiration », désormais, c'est surtout le complot. Peut-on vraiment nettoyer un mot, l'innocenter ? Pas sûr, et cela dit sans doute que toute vie est une compromission avec son dehors. Au moins peut-on le faire sonner autrement, résister à sa confiscation par les « conspirationnistes », y faire vaillamment réentendre les liens dont on a tant besoin, la fraternité dont on crève.

Personnellement, c'est d'ailleurs le soin pris à la parole, à ce « commun » fragile et à ce qu'on s'y envoie les uns aux autres, qui me donne de l'air. C'est pour cela que je conduis cette réflexion en poème. C'est la parole qui me fait la vie respirable, c'est-à-dire fraternelle ; la parole qui, exhalée et émise comme un cadeau, fait la vie pleine de souffle et de liens potentiels. Et je ne suis pas la seule ; chacune, chacun sent que par l'air qu'il expire — expire en actes et en phrases, restitué par les gestes et par la bouche au monde commun —, il participe à produire ce qu'on appelle « l'air du temps ».

Je suis né poumon comme tout le monde
la grâce attendue tardait à venir
jusqu'au jour où pour mieux m'entendre
j'ai marché mot à mot sur des pages au hasard
voilà que d'un seul coup ça respirait tranquille
j'avais trouvé je continue j'inspire
j'expire calmement sous le vent des paroles²²

²¹ Voir Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, trad. Vivien García, Paris, Éditions des mondes à faire, 2019.

²² Ludovic Janvier, *La Mer à boire*, op. cit. p. 8.